

# Danses des Kabires, poème

2008, par [Anna Griève](#)

**Des extraits du poème "Danses des Kabires" témoignent du parcours intérieur d'Anna Griève.**

Sommaire de cet article

- [Prélude](#)
- [Chant I](#)
- [Chant II](#)
- [Chant III](#)
- [Chant IV](#)
- [Chant V](#)
- [Chant VI](#)
- [Chant VII](#)
- [Chant VIII](#)
- [Chant IX](#)

## Prélude

*Cantabile*

Tard seulement, tard dans ma vie,  
A l'orée des terres de ma vie,  
Se détache, enfin mûr, le chant inné,  
Le chant de plénitude,  
Le chant de l'Un.  
Tard seulement frémit  
La danse innée,  
La danse du feu véridique et du néant,  
Du vide et du plein,  
La danse de l'expulsion du néant,  
La joie des rythmes infinis,  
Fils de l'Un,  
De l'Un innombrable.  
Tard seulement.  
Et proche,  
Proche du cœur,  
Celle qui tout accomplit, tout achève.

Il n'était pas vain, le prélude,  
Le piétinement sourd en mon sein des chevaux  
Et la fuite des brumes errant sous le soleil.  
Il n'était pas vain, il ne mentait pas,  
Le grondement des eaux profondes en leurs cavernes  
Lorsque s'enfle la houle dans le calme des vents.  
Ni n'était vain le souffle  
Qui soudain s'élevant tord les branches  
Et retombe,  
Cependant que dans le silence  
Aigu de l'air,

Entre les lourds nuages crevant d'immensité,  
Rôde la foudre  
Inquiète, se cherchant,  
Cherchant où frapper.

\* \* \*

Qu'il serait bon alors,  
Qu'il serait divin de l'entendre,  
Eclatante enfin, triomphante  
Dans le tonnerre,  
L'ébranleur du sol, dont l'écho fend les rocs au loin,  
Le maître des sources,  
Lui, le fils premier né, l'Eveilleur...

## Chant I

Ils disent :

"Je n'aurais pas dû faire ça", disent-ils,  
"Je n'aurais pas dû parler ainsi",  
"J'aurais dû agir autrement."

Ils disent :

"Il a commis une erreur en l'épousant",  
"Elle a eu tort de lui faire confiance",  
"Il ne fallait pas qu'ils aient un enfant."

J'entends, je réfléchis,

Et je ne comprends pas.

En quoi donc était-ce une erreur ?

S'ils ont agi comme ils l'ont fait,

N'avaient-ils pas jugé que c'était bon ?

Décidant au plus près de ce qu'ils savaient,

De ce qu'ils étaient,

Au plus près d'eux-mêmes.

Y avait-il pour eux un autre temps

Que celui où ils étaient enracinés,

Y avait-il pour eux un autre lieu

Que cet instant où le passé se forme en avenir ?

C'est là qu'ils étaient plantés,

Plantés en eux-mêmes comme l'arbre dans le champ.

Ils n'étaient pas plantés ailleurs.

Dis-moi où est le lieu sans lieu, et je te dirai où est l'erreur...

## Chant II

Mais toi, que j'aime, tu es autre,

Et d'un courage surhumain,

Tu veux mourir dans l'étau du réel

S'il vient à se fermer sur toi.

Il ne te suffit pas de survivre,

Et encore moins par grâce.

De tes mains fines tu tiens la coupe amère.

L'erreur n'est pas pour toi fuite ou refuge,

Plainte ou regret,

Elle est ta fierté, ta noblesse,  
Tu l'appelles ton bien le plus haut :  
Elle ouvre sur ta liberté.  
Si noir qu'il soit ici, le ciel est bleu, là-bas, dans ta patrie,  
Où règnent les principes  
Auxquels avidement tu as soumis ton cœur.  
Leur est la gloire, tienne est l'erreur.  
Pas seulement l'erreur : ta rigueur jalouse proclame :  
Tienne est la faute, et claire,  
Dont nul n'a droit  
De te déposséder.  
Car le bien et le vrai, fermement définis,  
N'ont pas pour toi de face cachée,  
De zones obscures, mouvantes, inexplorées.  
Tu sais les carrefours décisifs :  
A droite, la lâche assurance de longs jours tranquilles,  
A gauche : le risque, et devant toi : le risque encore.  
Qui pourrait hésiter ? Tu as déjà choisi.  
Tu sais les sommets héroïques,  
Mais tu ne connais pas les passes ténébreuses  
Ni les marécages perfides.  
Tu n'as jamais hanté les horribles parages  
Où le bien, comme le mal  
Grimace,  
Où le vrai sonne faux, où le mensonge  
D'un sourire s'éclaire, tendre et prenant,  
Où la raison débile,  
En dodelinant de la tête,  
Fredonne à soi-même ses vieilles chansons...

### Chant III

Seule,  
Seule parmi vous, nuages et sentiers,  
Feuillages, doux rochers, creux humides, herbes claires,  
Seule en vous,  
Mousses d'or, fleurs, luisances, fougères,  
Seule avec vous, en vous, je vais rêver.  
Près de vous, troncs puissants, fils premiers de la terre,  
Arbres, mes compagnons de toujours et mes frères.  
Pareille à l'un de vous je vais croître sans bruit,  
Lorsque de toutes parts vous étendez vos branches,  
Dans l'air qui me frôle et vous berce.  
Retirée en votre ombre accueillante et secrète,  
De vos senteurs mon âme pénétrée,  
Mes racines aux vôtres mêlées,  
J'entends la sève lente monter dans le silence.  
Je vais rêver, chanter, danser  
Peut-être,  
En vous, et de tous ignorée.  
Car l'esprit déserte  
Le choc des pensées,  
Les mots sonores contre les boucliers.

Il est bas de vaincre,  
Vain de convaincre,  
Mais le vent passe, emportant notre souffle,  
Il passe, et quelques uns l'écotent.

## Chant IV

### *Premier extrait*

Téméraire, comme un cœur  
En fuite devant la peur  
Inconnue  
Qui le traque à son insu,

Vers ce qui lui fut promis  
Et n'est jamais advenu,  
Il s'élançe,  
Il se jette avec ardeur,  
N'ayant pas encore appris  
Dans les signes ambigus  
L'in vraisemblable douleur,

Comme un cœur  
Qui n'a pas appris  
L'horreur,

Comme un cœur  
D'effroi,  
Qui ne sait  
Pourquoi  
Il n'aurait  
Pas foi,

Comme un cœur  
Perdu,  
J'ai couru

J'ai couru  
Vers le réel, j'ai voulu  
L'approcher,  
De la main le toucher,  
Sentir comme il est fort et sûr.  
J'ai trouvé qu'il est rare et dur,  
Cassant, sec, hérissé  
De mortelles brisures...

### *Deuxième extrait*

Fausse dormeuse au fond de moi tapie  
Dans les solitudes honteuses,  
Monstrueuse,  
Qui me ronges et détruis,  
Je te sens rôder  
Sans repos, haleter  
Contre moi, dans ma gorge feuler.

C'est ton heure, incomprise. Va, sur la trace ouverte  
Bondis  
Hors de l'exil où ma peur t'a bannie,  
Jaillis, bondis, ma haine chasserresse,  
Inlassable, débusque  
Ce qui, se dérochant, me dérobe à moi-même.  
La flamme court, la flamme adhère,  
Je remémore,  
Je m'attache à ce que j'abhorre.  
C'était  
Tenace et fuyant, c'est  
- Tout en moi se révolte,  
Tout mon être t'appelle, Sauveur,  
S'il en est un, Mère, si tu m'entends -  
Visqueux et vil,  
Et sous le vil,  
Nu, et brutal.  
Torture  
Sans fin, tourment sans égal.  
Qui peut traquer, comment saisir,  
Comment capter, comment tenir,  
Comment nommer,  
Ce qui, sans face et sans forme, sans substance  
Telle puissance  
Exerce, de tel instinct tout à mort pervertit,  
Tout en mort convertit.  
Savoir  
Si fortement, ne pas savoir  
Assez encore. Parmi tant de mots ne pouvoir  
Former celui de la naissance,  
Après tant de lutte acharnée,  
La délivrance !  
Mourir morte-née,  
Mourir  
A jamais, faillir  
A être, ne pas surgir !  
Sois-moi présente, assiste mon combat,  
Toi qui sais. Ne m'abandonne pas  
Isis, tiens-moi, je me déchire,  
Ma pensée poudroie, la folie tournoie,  
Entends, entends  
Ce que te crie l'enfant...

## Chant V

Mais il est tard. Il faut dormir. Utile  
Est la nuit, et futile  
De palpiter. Tout abstraire  
De tout, s'abstraire  
De soi-même,  
Et dans le lieu sans lieu, schème parmi les schèmes,  
Gravement s'appliquer,  
Subdivisant le rien, à le multiplier,

Etre affairé, morne et tranquille,  
Si seulement  
C'était, si c'était seulement futile !  
Accroître avidement le monstrueux trésor  
En soi, d'inanité, ourdir obstinément,  
De lent progrès, sa mort :  
Exister, c'est cela,  
Et notre désespoir ne nous concerne pas.  
Ne nous concernent pas ces filaments de vie  
Qui s'attachent à nous, et qu'avec impatience  
Nous arrachons, ces ronces,  
Qui se prennent sans cesse à nos jambes, à nos bras,  
Pauvrement nous blessant, vives griffes raidies,  
Prières acérées,  
Que d'un geste déjà, déjà outrepassées,  
Nous avons tordues, et brisées.  
Encore un peu de temps, quelques brouillards encore,  
L'écho mourant au loin peut-être d'un appel,  
Et l'irréel,  
Dans un souffle glacé effaçant son décor  
Dérobera  
Le dernier leurre. Tout nous éludera.  
Glissant hors de nos sens, glissés hors de tout lieu,  
Nous tendrons les mains, suppliants.  
Oui, nous tendrons la main vers nos enfants :

Pour ne pas sombrer seuls nous leur tendrons la main.

## Chant VI

### *Premier extrait*

Viens, mon serpent, viens,  
Ma colombe, venez, doux compagnons,  
Qui tant de fois  
Déjà avez calmé l'effroi  
De ma nuit, quand le vide aux aguets  
De toutes parts lentement se creusait.  
Venez, doux compagnons,  
J'approche, je le sens, et la flûte s'est tue,  
Mais résonne en mes os, obsédante et têtue.  
J'irai, même si le chemin  
S'arrête. Mien  
Est le dernier pas. Sur le seuil noir  
Où je frissonne, à moi-même noire  
Devenue, que votre sensible présence,  
M'environnant, écarte de moi le silence  
Pétrifiant, et la chape écrasante  
Du vide, qu'en vain je repousse, ployante  
Comme autrefois, comme autrefois ployée,  
Brisée,  
Comme autrefois, brisée  
Jadis par le jour implacable où vous dressez  
Vos marbres, orgueilleuses

Architectures,  
Statures  
Impérieuses,  
Fronts d'imposture.  
En vos cryptes d'angoisse aujourd'hui descendue,  
Dans la tombe  
Insatiable de moi, je succombe,  
Et gémis, sur la dalle étendue,  
Petite et nue,  
Faible et perdue.  
Votre horrible secret  
Tremble en mon ventre, halète dans mon cœur.  
Ses bonds font vaciller votre aveugle splendeur.  
Il me presse, il me tord, il soumet  
Mon corps à sa colère.  
Qu'il me tue,  
S'il en meurt ! Je n'ai vécu  
Que pour voir et dissoudre vos avides mystères,  
Pour sentir un instant  
La liberté dansante se plaire en mon sang...

*Deuxième extrait*

Ne te fends pas, mon cœur,  
De la douleur  
Extrême de savoir.  
Qui peut, sans défaillir  
Voir,  
Qui, sans transir,  
Sur soi toucher l'horreur ?  
Ne te fends pas, mon cœur,  
Laisse à un dieu l'excès de la douleur.  
Pierre vivante  
Encore, pierre déjà sous ma main suppliante,  
Ne sombre pas, mon cœur,  
Tu es vainqueur.  
L'affreux susurrement  
Glisse dans le néant.  
Fondues, sous la brûlure  
Egale du regard, la crypte ténébreuse,  
Et des arches massives la spacieuse  
Dém mesure.  
Voici l'infime, l'infini bruissement  
De la nature.  
L'air est doux, et la montagne est pure  
Sur nous. La lune règne en sa clarté,  
Et chaque lieu sous elle est un lieu visité.  
Détache-toi, mon cœur,  
De la douleur  
Extrême. Entends, la flûte pleure  
Tendrement pour toi.  
Sa grâce errante près de toi  
S'obstine, et fête le deuil de l'effroi.  
Desserre les anneaux qui étouffent ma joie :  
L'amour,

L'amour est sauf ! Meurs,  
Si tu veux mourir, en exultant,  
Mon cœur.  
Comme la flûte aussi jubile follement.  
L'amour,  
L'amour est sauf ! Le profané, le trahi, l'insulté,  
Défiguré, souillé, travesti, piétiné,  
L'amour sourit en moi, vulnérable, vaincu,  
Le visage sourit que j'ai tant méconnu...

## Chant VII

Par dessus tout je veux vous célébrer,  
- Mais à mi-voix, comme il convient -  
Vous dont nul ne prononce impunément le nom,  
Dont nul ne sait  
Quel nombre vous comprend :  
Etes-vous trois ou quatre, étranges pèlerins,  
Vous qui toujours égarez l'un des vôtres,  
Et toujours le cherchez,  
Etes-vous sept ou huit,  
Fols des chemins,  
Mendiants pleins de puissance,  
Gnômes furtifs,  
Lourdes poteries cuites au feu subtil  
De votre père Héphaïstos.  
Vous les plus proches, et les moins attendus,  
De tous les Immortels  
Vous les plus secourables, et les plus méconnus.  
J'ai longtemps dépéri près de vous sans vous voir,  
Qui vainement autour de moi dansiez  
Vos rondes obstinées,  
Contre mes genoux mêmes sautant,  
Bondissant,  
Tandis que d'une main monotone,  
Excédée,  
Ma lassitude aveugle vous chassait.  
Jusqu'à ce jour où, le long de la mer  
Me promenant,  
Convalescente, et de toute pensée déserte,  
Sans doute je franchis, invisible, un seuil,  
Et vous étiez là...

## Chant VIII

### *Premier extrait*

Les portes d'airain, les inexorables,  
Ont cédé, les espaces  
Accompagnent ma chute, l'abîme bienheureux  
Me porte.  
Cesse, mon front, de t'élancer,

Il n'y a plus d'obstacle.  
Cesse, mon arc, de te bander,  
Il n'y a plus de cible.  
Ta violence, mon cœur,  
Fond dans l'immensité qui s'ouvre sous nos pas.  
Gouffres sans vertige et sans fin,  
Que l'âme tremblante explore,  
Craignant encore  
L'impossible heurt,  
Merveilleuse mouvance  
Entre les monts, dans les vallées,  
Plonge, mon âme, ou jaillis  
Vers tous les ciels, et sous toutes les nuits,  
Erre ou repose, berce-toi  
Sur tous les fleuves,  
Le vent te traverse, et l'air te nourrit.  
Je mets la main sur toi, tu vibres,  
Je tressaille,  
Tu frémis, je me dresse :  
Ils sont enfin tombés, les murs de Jéricho.  
Lui-même, Il entre dans sa ville.

#### *Deuxième extrait*

Tes sincérités seront devant toi :  
Grands insectes morts, l'un à l'autre agrippés,  
Promesses de poussière.  
Tes vertus seront devant toi :  
Brisées, jonchant le sol de gestes solennels.  
Tes vices seront devant toi :  
Chétifs. Tu les verras sans honte.  
Ils t'ont aidé autant que tes vertus, aidé  
A survivre.  
Car il ne s'agissait que de cela : survivre.  
Noblement, basement.  
Brutalement.  
Survivre, pour comprendre.  
Il n'y avait aucun autre courage.  
Laisse.  
Laisse aller tout cela.  
Le tonnerre sans force au loin traîne et se perd.  
Il se perd, et tu ris.  
Tu te regardes, et tu ris,  
Nue.  
Libre.  
Un éclair te soulève, et déchire  
En ton esprit quelle inerte  
Epaisseur encore,  
Quelle torpeur encore.  
Evanouie.  
Une pulsation de lumière  
Vibre sous ta peau éblouie,  
Tremble sous tes paupières,  
Une pensée, une, dansante  
En elle-même, où se meuvent et fulgurent

Mille pensées vivantes.  
Tu la vois. Trop intense pour toi,  
Tu la perds aussitôt.  
Tu la cherches et t'efforces, et forces ton regard.  
Tu te fatigues en vain. Elle  
Voit, et te voit, et de toi se saisit.  
Elle coule en cascades  
Brillantes dans ta gorge, elle envahit  
De ses bondissements tes veines souriantes,  
Brûlante haute et claire  
En toi,  
Immobile,  
Dressée, l'audacieuse flamme du sens.  
La Vérité  
EST. La vérité seule  
EST, et il n'y a pas d'Être en dehors d'elle.  
Amoureusement  
Elle adhère au réel. A tous les fragments,  
A tous les débris,  
A tous les lambeaux du réel elle adhère,  
Invinciblement.  
Les étreignant de toutes parts, l'un contre l'autre les pressant  
De toutes parts, inlassable.  
Inlassablement  
Elle adhère au réel : toi, adhère à elle.  
Qu'il n'y ait pas  
Le moindre interstice entre toi et elle.  
Car la droiture est la présure de l'Être...

## Chant IX

Viens, toi que ton cœur a égaré si loin,  
Si loin des hommes,  
Si près de moi,

Viens, toi qui fus pris sans défense  
Au piège de toi-même,  
Toi qui fus jeté sans comprendre  
Entre les lourdes meules,  
Et broyé,

Toi qui, aveugle de lumière,  
Dus subir l'aveugle colère  
De l'ombre,  
Toi qui as épuisé la haine des contraires,

Toi dont la douleur a sculpté  
Chaque nervure,  
Membrane d'âme, vibrante et tressillante  
Sous la torture,  
Toi qui de chaque supplice a dansé  
La gamme, et qui as, exhalante,  
Exhalé sous l'archet la note la plus pure,

Toi dont les cris éteints ont lentement sombré,  
Sondant sans fin, à jamais insondée,  
La béance de la nature,

Viens, toi que les sentiers ont perdu  
Parmi ces rocs,  
Toi qui, scrutant l'angoisse  
Nue de ces parois, guettes follement  
La folie qui te guette,

Cherches-tu sur la pierre  
Quelque trace encore ? Le désert  
A compté tous tes os, et la mort,  
Luisante au fond du gouffre,  
Te trompera dans la mort même.

Viens, toi que ton cœur a égaré si loin...

---

Contacteur Anna Griève : [anna.grievewanadoo.fr](http://anna.grievewanadoo.fr)

---

Copyright © Site de l'Association Adéquations - <http://www.adequations.org/spip.php?article75>